

motivation au désordre

par Richard Joly
professeur à la Faculté d'Éducation de l'Université de Sherbrooke

Un soir de grande froidure, alors que je causais éducation avec celle dont le solide bon sens en éducation m'avait souvent nourri, j'avais demandé, naïvement, un peu à la façon d'Almitra au Prophète : « Et maintenant, parle-moi de la motivation ».

Pour la première fois, ce jour-là, elle me parut ennuyée, et d'une voix lasse, elle me répondit : « La motivation à quoi ? »

Comme le claquement délicat mais salubre de la mèche d'un fouet, la question m'était retournée, cette fois, par une profane en analyses raffinées du processus éducatif. Merveilleuse rigueur, toute instinctive, de bon sens qui, comme les logiciens de la lointaine Antiquité, perçoit que le mouvement ne peut se définir sans une référence explicite à son terme.

* * *

À quoi, en effet, notre effort d'éducation cherche-t-il à motiver les adolescents d'une société comme la nôtre, les jeunes du secondaire et les plus âgés du collégial ? Laisser la question se diluer dans une sorte de brume sans contours identifiés, c'est s'exposer à tourner en rond, c'est repasser sans fin sur ses pas, c'est penser pouvoir se mettre en marche et mesurer la distance parcourue sans avoir fixé un sens au projet, ni seulement vérifié qu'il est plus que séduction d'un mirage.

Dégagé des théories savantes et des affrontements d'experts, le sens fondamental de motiver n'est pas difficile à saisir. Motiver, c'est amener à vouloir, d'un vouloir qui déclenche l'action. Cela vaut aussi bien pour l'éducateur en relation avec ses étudiants, pour le politicien auprès de ses électeurs, pour l'entraîneur sportif avec son équipe.

Amener ouvre l'univers des stratégies : depuis la manipulation qui entretient l'illusion qu'on s'incline alors qu'on se fait incliner, jusqu'à l'éveil lucide du « je veux » personnel¹. Vouloir évoque le mouvement de l'appétit qui se porte sur un objet perçu comme bon, mais d'une bonté qui n'est que spéculation si le bon n'est plus accessible. L'action s'évade du rêve en couleurs, de la velléité molle pour rejoindre le monde extérieur au sujet : soit le sujet qui s'accepte comme objet (« je me lance dans telle entreprise »), soit le reste du réel que modifiera, ou tentera de modifier, l'intervention orientée par l'appétit. L'agir (apprendre des mathématiques ou des habiletés sociales, se discipliner ou s'exprimer en créant, etc.) n'est jamais qu'un outil bonifié par sa relation à l'oeuvre.

Des trois éléments qui viennent à l'esprit quand on considère la motivation : la stratégie, le vouloir et l'action, ce n'est évidemment pas la stratégie qui doit d'abord retenir l'attention. Malgré la fière allure des ailes de son moulin, malgré ses poses affairées autour de ses meules, Maître Cor-

nille ne remuait tout de même que du... plâtre ! Dans le vaste mouvement de la motivation perçue comme phénomène systémique, vouloir, stratégie et action sont inextricablement liés, mais l'action ne s'ébranle qu'à la sollicitation de l'objet saisi comme bon, donc comme accessible ; c'est donc celui-ci qu'il faut placer au sommet de la trilogie que commande, bien sûr, la nature de l'agent.

* * *

Déjà une première hypothèse se dégage de cette analyse sommaire : s'il est si difficile de motiver tant de nos adolescents aux tâches de leur état, se pourrait-il que le bien que nous leur présentons comme souverainement désirable soit précisément perçu par eux comme inaccessible ? S'il arrivait que notre ordre social soit pour eux exemple flagrant d'incohérence, comment s'attendre à voir des personnalités, même médiocrement lucides, s'engager avec ferveur dans les tâches qui le perpétueraient, le feraient encore s'étaler ? Toutes ces bricoles que l'effort éducatif propose comme voies vers le bien, notre adolescent les trouve sans doute « ben l'fun ». Mais, se dit-il peut-être, « faut plus en rêver ». Pour la vieille scolastique, quand l'impossibilité d'atteindre la joie que procure la délectation du bien en vient à se confirmer, l'espoir tourne au désespoir. Constaté que grandit l'étalement du mal fait glisser vers la tristesse, dégrade la vigueur de l'audace et engendre la colère². En mots contemporains, cela se traduit en « décrochage et docilité au système », « peur des responsabilités et conformisme », « acceptation des modèles de propagande » et « visages de la colère ». Cela va, enfin, des « Fous-moi la paix » au « Faut des bombes sous la baraque ». A chacun sa lecture. Mais pour moi, l'épouvantable dislocation qui a rendu le bien inaccessible, voire interdit, est une source majeure de la démobilisation, de la démotivation non seulement des jeunes, mais de bien d'autres³.

Pensons à l'effondrement de la relation Éducation-Emploi. Les adolescents ne trouvent plus de sens à une scolarisation qui ne débouche sur rien. Pensons aussi aux grands discours sur la qualité de la vie alors qu'en pratique, la compétence professionnelle est rapetissée à l'acte économiquement productif. Ce serait bien beau que l'école puisse devenir autre chose qu'un animal accordé aux rythmes du PNB, mais faut-il encore y croire ? Il ne faut pas commettre la bourde de prendre l'un pour

l'autre, le « c'est platte » de l'élève de secondaire II et le « rester dans le système, ce serait faire la putain » d'un finissant de cégep. Si l'on peut croire qu'une pédagogie renouvelée pourrait réussir à garder éveillés et engagés de jeunes adolescents, dès qu'on s'élève au niveau « supérieur » du système scolaire, il faut songer à des médecines autrement plus profondes et plus vigoureuses.

« Les jeunes voient glorifier la société dans laquelle ils vivent, mais ils s'aperçoivent qu'elle est loin d'être aussi parfaite que nous l'assurons. Ils constatent la misère, même dans les pays riches du point de vue industriel, ainsi que l'inégalité des revenus même dans les nations qui semblent fondées sur des principes égalitaires. Ils découvrent également l'insanité effrénée de la guerre dont ils sont les principales victimes, de même que la corruption, le despotisme, la différence qui sépare ce qui se fait de ce qui est préconisé. Est-il donc étonnant qu'ils refusent d'accepter des valeurs infirmes par les actes ? Est-il vraiment étrange qu'ils manifestent si clairement leur non-conformisme à l'égard de l'ordre établi lorsqu'ils s'efforcent de mettre au point des attitudes nouvelles envers la vie et l'éthique⁴ ? »

Ce commentaire ne vient pas de chez nous mais il conserve ici toute sa pertinence. Toute limitée que soit mon expérience, je soutiens que la raison la plus profonde de la démotivation des adolescents face au modèle d'épanouissement que nous leur proposons, est leur désarroi, leur accablement même, devant la distance qui sépare l'école de la vraie vie. Il y a comme une impression de futilité à investir sans prévision raisonnable de rendement, un recul face aux blessures à subir si l'on s'avise de se développer dans le sens que prône l'institution scolaire. C'est ce que traduisait sans doute une étudiante brillante, généreuse, créatrice, embrasée qui me disait lors d'une dernière visite avant de quitter l'Université : « dans deux ou trois ans, le système aura fini de m'avoir ».

Pour elle qui était honnête et lucide, le « système », ce n'était pas l'excuse facile, le refuge confortable où dorloter la médiocrité. Elle le connaissait bien, et son discours intérieur témoignait de sa quête d'identité personnelle et sociale. Mais ce discours que les meneurs de notre société

motivation au...

feignent d'ignorer lui avait été pénible, alors qu'elle entendait toujours ce qu'on lui disait, mieux, ce qu'on lui faisait subir :

« Tu es une personne unique, la source de ta fécondité, c'est ton indestructible originalité... mais tu comprendras que nous n'avons pas le temps de te connaître ni de tailler nos décisions à ta mesure. Voici le numéro de ton dossier. Car administrer, tu sais, c'est normaliser. »

« Tu es jeune, tu as des idées fraîches, c'est en créant que tu peux t'affirmer ; s'il reste une liberté que tu dois défendre, c'est celle de commettre des erreurs... mais le règlement dit que ton projet doit être soumis, en quatre exemplaires, au sous-comité du comité de la commission de la section de la direction du Bureau. Chacune de ces instances a le droit et le devoir de l'amender, tu comprends, pour les exigences de la coordination de la planification de la faisabilité de la décision... de l'exécution... de l'évaluation... »

« Le droit de parole est sacré en démocratie, toutes les opinions sont admises sur la place publique... d'un autre côté, si tu votes pour ce que je n'aime pas, j'achèterai une grande page de journal pour t'appeler « traître » ; et si tu dis que nous menons une grève écoeurante, tu t'achèteras quatre nouveaux pneus... ou peut-être aimeras-tu mieux te faire réparer les jambes à l'hôpital. »

Des catalogues de ce type ont mauvaise presse : on les dits négatifs, pessimistes, acharnés à monter en épingle ce qui ne va pas. Il s'agit, à n'en point douter, de sélections tendancieuses, à la limite. Mais l'école entraîne les jeunes au sens critique et leur fait de la contestation une espèce d'état de grâce requis pour recevoir les sacrements du changement. Ce sont donc eux qui font leurs sélections :

- « Il ne faut pas tuer... sauf les foetus gênants » ;
- « Tous sont égaux devant la loi... sauf que les petits producteurs qui ajoutent un peu de margarine à leur beurre paient

la même amende que les gros holdings qui filoutent des milliers de consommateurs de biens et de services » ;

- « Trouve-toi un bon avocat et un bon comptable... et vas-y sans te gêner » ;
- « Assieds-toi à ton poste sans faire d'éclats pendant une couple d'années... puis ensuite ils ne pourront plus jamais te mettre dehors ; travaille, travaille pas, à chaque douze mois tu grimpes d'un cran dans l'échelle de la Convention » ;
- « Tu as la solution aux problèmes ? Faut que tu gardes le pouvoir... prends les moyens qu'il faut : tes avocats et tes publicistes sont là pour désodoriser ce qui ne sentirait pas trop bon ».
- « L'aide au Tiers-Monde... faut d'abord que ça serve au pays riche qui déborde d'humanité envers les pays pauvres ».

* * *

Si c'est cela, l'ordre social au maintien, à la floraison duquel les cours secondaire et collégial doivent motiver leurs clientèles, ramassons nos billes, la partie est terminée. Nos adolescents en veulent de moins en moins et, ma foi, on est presque tenté de les en féliciter, de les remercier. L'idéalisme de leur âge les porte peut-être, comme certains de leurs éducateurs, à rêver d'une société sans peur et sans reproche dont les comportements collectifs ne seraient pas entachés autant que nos conduites individuelles, d'incohérence, de lâcheté, de cupidités mesquines, d'erreurs commises de bonne foi. Devant la tâche de les motiver aux travaux de leur scolarisation et aux exigences de leur responsabilité d'adultes, il me semble qu'un réalisme élémentaire commande d'accueillir deux données fondamentales :

- a) le « bon » que leur présente leur vie en milieu scolaire leur apparaît mal accessible, peut-être même de plus en plus inaccessible ;
- b) les forces qui engendrent l'écart entre les valeurs et la réalité, entre l'ordre d'aspiration et l'ordre de réalisation sont si écrasantes, si anonymes, si implacablement

désordre

fixées sur une trajectoire échappant même au contrôle des organismes nationaux ou internationaux les plus puissants, qu'elles prennent figure d'une montagne, d'un massif que voudrait ébranler un moustique, l'adolescent qui cherche des sources à sa motivation... que voudraient ébranler tous les moustiques s'envolant d'une polyvalente ou d'un cégep, de tout notre réseau du Secondaire et du Collégial⁵.

Alors que je coiffais cette réflexion d'un titre délibérément ambigu, *Motiver au désordre*, le fascinant ouvrage de Vercors, *Les animaux dénaturés* me revenait à la mémoire. L'animal « dénaturé », on s'en souvient peut-être, n'est pas pour le romancier un animal hideux, répugnant, descendu aux derniers niveaux de l'abjection, mais un animal « dé-naturé », c'est à dire détaché de la nature de la bête, sorti d'elle, n'en faisant plus partie. *Motiver au désordre*, c'est pour moi l'effort d'aider un adolescent à chercher des sources de son vouloir en dehors de ce qu'on appelle « l'ordre » ; c'est lui permettre d'orienter son action volontaire dans tous les domaines de son quotidien, comme si sa meilleure façon de devenir ce qu'il est, c'était le dés-ordre, c'était de se différencier, de s'extraire, de se sortir de cet ordre où se révèle si régulièrement inaccessible le bon que proposent l'analyse de la raison et le jugement de la conscience.

Quelles longues méditations demanderait une mise au point d'une pédagogie de la motivation au dés-ordre ! Comme toujours et partout, elle supposerait que l'éducateur lui-même, et le premier, accepte de se dés-ordonner et témoigne bien fort de sa nouvelle orientation. Elle supposerait que l'organisation de l'école rende possible des expériences de succès où la première valeur atteinte serait la cohérence intime avec soi-même plutôt que la conformité à un modèle venu de l'extérieur.

Elle supposerait des relations interpersonnelles intenses et profondes, une individualisation de l'Éducation tellement plus exigeante qu'une simple adaptation de l'enseignement aux rythmes individuels d'accès à la connaissance. Elle devrait cultiver la force d'être seul même dans un groupe, la frugalité nécessaire à qui ne veut pas manger au râtelier commun, la tolérance envers d'autres désordres que le sien.

Cette motivation au désordre, il ne faut pas se le cacher, suscite des craintes autant que des espoirs ; elle évoque des risques d'anarchie et de parasitisme égocentré. Elle exprime surtout un terrifiant pari : celui qu'en traitant une à une un assez grand nombre de cellules du grand corps malade, on le ramènera plus vite à la santé qu'en continuant ces thérapies contemporaines qui produisent un effet secondaire atroce, le désarroi d'une adolescence qui ne sait plus à quoi se motiver.

1. Si la conscience de ce « je veux » est une illusion qui camoufle le déterminisme du conditionnement, que reste-t-il donc, sauf la chimère du conditionneur-non-conditionné ?
2. M. Corvez, o.p., traduction de la *Summa theologica* de saint Thomas d'Aquin, I^{II}ae, Q. 23, Art. 4 (Paris, Desclée, 1949).
3. Dans un domaine à la fois restreint mais encore très vaste, mon essai *Notre démocratie d'ignorants instruits* (Lemêac, 1981) analyse les origines et les manifestations du décrochage chez ces ignorants que nous sommes tous.
4. Felipe Herrera, *Famille et éducation*, dans *L'éducation en devenir*, Paris, Les Presses de l'U.N.E.S.C.O., 1975, page 23.
5. N'importe quel dossier de l'actualité peut permettre de commencer à se faire une idée de l'inexprimable énormité de la montagne, du massif : le chômage et l'inflation, le commerce des armements, le dialogue Nord-Sud, etc. Joseph Camilleri m'a paru un guide particulièrement instructif à suivre dans ces régions... montagneuses ! (*Civilization in Crisis*, Cambridge, Cambridge University Press, 1976).